

Nouveaux Cahiers du socialisme



Bernard Émond, *Camarade, ferme ton poste*, Montréal, Lux, 2017

Judith Trudeau

Numéro 19, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87781ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)

1918-4670 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trudeau, J. (2018). Compte rendu de [Bernard Émond, *Camarade, ferme ton poste*, Montréal, Lux, 2017]. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (19), 259–261.

À ce titre, Serge partage la critique nietzschéenne de la charité chrétienne (p. 22), mais c'est avant tout parce qu'une telle bienfaisance chrétienne cherche non pas la libération d'autrui, mais au contraire son maintien dans un état de dépendance. La critique de la charité est ainsi non pas tant une critique de l'altruisme comme tel, qu'une condition préalable à toute solidarité véritable. L'argument n'est au demeurant pas nouveau et constitue un lieu commun du mouvement ouvrier français au XIX^e siècle¹⁴.

Au-delà de sa tentative visant à dénoncer l'étrange séduction qu'opéra Nietzsche sur les milieux anarchistes français, Serge montre toute la difficulté de penser conjointement les modalités d'une émancipation sociale collective et celles d'une émancipation individuelle¹⁵. Tirillé entre l'incapacité des milieux individualistes à provoquer tout changement d'envergure et l'instrumentalisation des individus au sein des organisations syndicales ou révolutionnaires, Serge nous offre dans sa discussion de Nietzsche un bel exemple d'une pensée vivante cherchant désespérément à s'ancrer dans le réel. Peut-être plus qu'une étude sur la pensée de Nietzsche, c'est une véritable réflexion sur l'individualisme politique, anticapitaliste, voire révolutionnaire que Serge nous propose.

Bernard Émond,
Camarade, ferme ton poste,
 Montréal, Lux, 2017

JUDITH TRUDEAU

Ce livre ne s'adresse pas aux amoureux de Bernard Émond. Ceux et celles qui l'aiment pour ses œuvres filmiques (*La neuvaïne*, *Contre toute espérance*, *La donation* et autres legs incontournables pour cette société québécoise en mal de valeurs fondatrices liées à son histoire) n'apprendront rien de neuf dans ce recueil de textes engagés, presque enragés. Les thèmes chers de l'auteur s'y succèdent en un concentré de colère qui, loin de convaincre ses amoureux fidèles, finira par lasser les plus engagé-e-s. J'en suis.

Dans la première partie du livre, *Le monde comme il va*, c'est métaphoriquement l'esprit de Jeanne, le personnage principal de *La Neuvaïne*, qui ne rencontrera jamais François. Un monologue désespéré sans main tendue. Une sorte de testament. Le désert moral que dépeint Émond, sans être totalement dénué de prégnance réelle, passe par le saccage de la beauté, le désintérêt pour l'identité

14 Voir l'entrée « Assistance publique » dans Bernard Noël, *Dictionnaire de la Commune I*, Paris, Flammarion, 1978, p. 52.

15 Dans la mesure où l'émancipation individuelle doit souvent se faire aux dépens du conformisme et de la hiérarchie des organisations luttant pour l'émancipation collective.

québécoise, l'inutilité de nouvelles libertés individuelles et collectives soumises aux lois du marché.

Le thème de la perte traverse de part en part cet ouvrage. La perte de ce qui était sacré. La perte de l'autorité. La perte de ce qui était important dans un présent lisse et sans histoire. La perte de notre ancrage. L'amnésie.

« Pour la première fois peut-être, dans l'histoire des cultures humaines, les hommes sont libres d'en finir avec la mémoire [...] Peut-être choisirons-nous la légèreté, l'amnésie, la facilité, et ce que nous avons été ne sera plus. Un peuple peut survivre à des siècles d'oppression, mais il ne peut survivre à sa propre indifférence » (p. 35).

Entrer dans une église. Se sentir petit. Descendre le regard. Justement descendre ce regard pour comprendre que le monde ne s'est pas fait à notre naissance. *Nous* sommes les dépositaires d'une histoire et *nous* avons une dette envers les gens qui ont contribué à la façonner. Être à la hauteur de notre époque serait être à la hauteur de ce passé qui nous a formés et qui nous permettra de *nous* projeter dans un avenir plus lumineux ; plus substantiel dirons-nous. Tout à l'inverse des tags peints frénétiquement sur les biens publics qui suintent l'individualisme. Tout à l'inverse de la publicité d'un véhicule 4X4 affichant le slogan : « Faites vos propres règles ». Il s'agit de retrouver le commun.

« Il n'y a plus personne presque pour défendre les idées de nation et de culture commune. Que la droite néolibérale les combatte, rien de plus naturel, mais qu'une bonne partie de la gauche s'y oppose aussi sous prétexte d'ouverture à l'autre, cela me sidère. La mondialisation et l'ouverture des marchés et des frontières ont provoqué des maux sans nombre et il faudrait y ajouter l'ouverture culturelle, comme si elle n'était pas en voie de tout balayer sur son passage. Sur quoi fonderons-nous la nécessaire *common decency* si l'idée même de commun devient indéfendable » (p. 74).

Émond pointe ici une tension bien présente chez la gauche. Effectivement, celle-ci semble écartelée entre différents idéaux liés à l'intégration. Tantôt du côté économique, tantôt du côté identitaire, ce dernier volet divise la gauche entre les tenants du multiculturalisme et les tenants d'un renouveau nationaliste et progressiste, que l'on décrit maintenant comme des conservateurs. À ce titre, Émond se décrit lui-même comme un socialiste conservateur.

Dans la deuxième partie, *Écriture du temps*, c'est ici François qui tend la main à Jeanne, toujours en référence à *La neuvaïne*. Moins colérique, Émond parle avec brio des œuvres qui contribuent à le construire. Des *Écrits corsaires* de Pasolini à *La fin de l'homme rouge* de Svetlana Alexievitch, l'auteur n'est plus seul dans le désert mais y trouve une communauté fraternelle. Les textes situent plutôt une rencontre ; tantôt avec une inconnue qui l'aide à nommer l'admiration, tantôt en décrivant la petite bonté, ordinaire et sans idéologie. *L'humanité* que l'on aime tant chez Émond revient en force dans cette deuxième partie.

Émond le créateur est supérieur au dénonciateur. Si dans ses films se nouent les deux postures, dans ce recueil logeant des textes de conférences et des

publications, c'est le défaitiste, presque cynique qui prend le dessus nous faisant en quelque sorte la leçon. Ceux et celles qui le lisent sont également animés par cette indignation. Ce n'est pas à eux que cela s'adresse. Faites visionner un documentaire de Michael Moore à des gens de droite et ils crieront à la calomnie. Comment rejoindre ceux et celles qui, dans leur immonde certitude, auraient besoin d'être ébranlés par la colère de Émond ?

Didier Fassin,
Punir. Une passion contemporaine,
 Paris, Seuil, 2017

EMANUEL GUAY

Le recours à l'emprisonnement est à la hausse à travers le monde depuis trois décennies, avec une trajectoire et une intensité qui varient selon le contexte national. Bien que le champion incontesté de la prison aujourd'hui soit les États-Unis (le quart de la population carcérale mondiale s'y trouvait en 2015¹⁶), le virage punitif sévit dans bien d'autres sociétés, et ce, indépendamment de l'évolution réelle de la délinquance et de la criminalité. Le dernier ouvrage de Didier Fassin, professeur de sociologie à l'Université Princeton, aborde ce virage punitif à partir de trois questions : qu'est-ce que punir, pourquoi punit-on et qui punit-on ?

Qu'est-ce que punir ?

Fassin commence son étude en évoquant une tension entre deux conceptions du châtement, l'une basée sur la compensation d'une dette par l'échange de biens et l'autre reposant sur la punition d'une faute par l'infliction d'une souffrance (p. 66). La première conception se serait estompée au cours du Moyen-Âge au profit de la seconde face à une restructuration du droit : « Le contentieux créé par le crime ne se règle plus directement entre individus, la victime pouvant dans ce cas se satisfaire de la réparation matérielle, mais indirectement par le truchement de l'État et surtout de l'Église, l'offense consistant dès lors dans la violation d'un principe général de la loi ou de la morale dont l'expiation passe par une peine infligée à l'offenseur » (p. 69-70). Fassin souligne, à partir du conflit entre ces deux conceptions, que rien n'oblige à associer directement la punition et l'infliction d'une souffrance, puisque le châtement a déjà été conçu comme la reconnaissance d'une dette à s'acquitter envers la victime plutôt qu'une souffrance infligée pour avoir contrevenu à l'ordre public.

16 Jean Bérard et Jean-Marie Delarue, *Prisons, quel avenir ?*, Paris, PUF, 2016, p. 71.